

Aux peintres "Témoins de leur temps"

LA PEINTURE COMPTE DE MOINS EN MOINS

Les émérites organisateurs qui depuis sept ans demandent à une centaine d'artistes, largement renouvelés chaque année par invitation, de « témoigner sur leur temps », ont ajouté un nouveau tome à leur collection, — le plus mince. Après le Travail, le Dimanche, la Ville, le Bonheur, le Portrait, le Sport, voici « les Parisiennes » (1).

Des Parisiennes jeunes et vieilles, diurnes et nocturnes, recrutées dans toutes les couches de la capitale. Mais si la *Poinçonneuse de métro* de Carréga est bien de Paris, telle *Avocate* pourrait être de n'importe quelle ville où l'on plaide, telle *Jeune Femme repassant dans sa chambre* de n'importe quel village où l'on repasse. La *Concierger* de De Gallard pourrait être de Carpentras, et, Dieu merci, les prostituées de Buffet — qui ne peint pas que des Pucelles — de partout.

Ailleurs on a mis largement à contribution la tour Eiffel et Saint-Germain-des-Prés, Notre-Dame et le Sacré-Cœur, et toutes les verdure typiques, des Buttes-Chaumont au parc Monceau. Ou, plus expéditivement encore, on a intitulé par exemple *Printemps à Paris* un extérieur vaguement printanier et encore moins parisien. Dans les deux cas on s'est contenté de localiser ainsi à peu de frais des scènes souvent traitées dans un esprit assez provincial par des peintres très peu « école de Paris », dont beaucoup d'ailleurs sont de nouveaux venus.

Pollet a traité les catherinettes, Lepape a eu l'idée de définir la Parisienne par ses colifichets. Mais on aurait pu tirer des partis plus ingénieux de la couture, des courses, du boulevard, ou même tout simplement de la jolie femme, — à laquelle personne n'a pensé.

Du point de vue proprement pictural on peut signaler les envois de Commère, de Verdier, de Fusaro, de Lersy, de Zendel, de Papart, qui tranchent par la précision du dessin, la couleur ou la solidité. Il y a du sentiment chez Pressmane et chez Simon-Auguste, une certaine fermeté chez Mme Bordeaux-Le Pecq. On relève des noms bien connus : Van Dongen, Lhote, Desnoyer, Brayer, Despière, Carzou, Bezombes, Mac Avoy (moins mordant peut-être qu'à l'habitude). Mais le contexte ! Il ne nous souvient pas d'avoir eu l'année dernière l'impression d'un si grand nombre de toiles indéfendables. Sur des cimaises entières l'indigence, la vulgarité, la raideur, s'en donnent à cœur joie, alternant avec quelques visions honnêtes. Et dans la grande salle, à la place d'honneur, trône la toile de Mme Y. Alde, parce qu'on y voit une femme en robe du soir monter l'escalier de l'Opéra entre deux haies de gardes républicains.

Dans le domaine de l'organisation, en revanche, la réussite est totale et s'affirme d'année en année : au fur et à mesure qu'il se vide de sa substance, ce Salon prend plus d'importance sociale, attire plus de monde. Et le catalogue est devenu un copieux volume où des plumes cotées apportent leur caution à des pinceaux moins doués, et où la littérature tient finalement plus de place que la peinture.

C'est un succès dont après tout il faut se féliciter puisque la Maison nationale de retraite des artistes en est la bénéficiaire. Mais qu'on nous permette de frémir en pensant à l'idée que pourrait se former de l'art français contemporain un touriste étranger transitant par le musée Galliera. — M. C. L.

(1) Musée Galliera (mars, avril, mai).